

# L'OBSERVATEUR FRANÇAIS.

ORGANE DES INTÉRÊTS ÉTRANGERS DANS LA PLATA.

PARAISANT LE DIMANCHE ET LE JEUDI.

**ABONNEMENTS :**  
 Montevideo, un mois 1 piastre.  
 Buenos Ayres, 3 mois 75 piastres mex.  
 Brésil, 3 mois 6 \$ 000.

**Rédacteur Responsable :**  
**LÉON BEAUSSART.**

**BUREAU :**  
 Rue du 25 Mai numéro 50.

## FRANCE.

*Circulaire de M. Drouyn de Lhays au sujet des affaires de la Grèce.*

Paris, 4 décembre 1862.

Les événements de la Grèce ont depuis quelques jours vivement occupé l'attention publique de l'Europe. Ils appellent plus particulièrement celle des trois puissances garantes de l'indépendance hellénique, et ils ont été de leur part l'objet de communications suivies dont le résultat, nous l'espérons, sera d'amener entre elles une parfaite harmonie de vues. Je me propose de retracer ici un résumé sommaire des idées qui ont été échangées, afin de vous mettre en mesure de d'éclairer le cabinet auprès duquel vous êtes accrédité sur les considérations qui nous ont dirigées. J'aborde cette tâche avec d'autant plus de confiance que le gouvernement de l'Empereur a la conviction d'avoir tenu la conduite la plus conforme à ses engagements comme à ses principes.

Nous n'avons point en Grèce d'intérêts distincts de ceux des autres cours. Sans entendre que nous y fussions provoqués par aucune ouverture, notre premier soin a été de prescrire au ministre de l'Empereur à Athènes de concourir avec les représentants de l'Angleterre et de la Russie, toutes les démarches dont l'urgence serait reconnue.

Aussi bien, les anciennes rivalités, que l'on avait vues quelquefois si vives sur ce terrain, avaient cessé depuis plusieurs années; rien n'était venu sérieusement troubler cet heureux accord, et nous aimons à y puiser l'espoir que les dangers qu'il convenait de prévoir dans la crise présente seraient facilement conjurés.

Les dangers étaient de deux sortes: ou ils pouvaient venir des aspirations mêmes de la Grèce, éclatant à ses idées d'agression contre la Turquie; ou ils pouvaient résulter de l'élection du nouveau souverain, si elle était de nature à troubler l'équilibre des influences sur lesquelles repose l'ordre actuel des choses en Orient.

Il importait d'abord de faire appel à la sagesse des Grecs et de les détourner de tout ce qui pouvait éveiller les susceptibilités de la Porte ou lui causer des inquiétudes. Les cabinets de Londres et de Saint-Petersbourg étaient, à cet égard, dans des sentiments analogues. Animés nous-mêmes envers la Grèce de la sollicitude qui, depuis quarante ans, a inspiré tant de résolutions généreuses à la France, nous avons instamment recommandé au gouvernement provisoire d'user de tout son pouvoir pour calmer le sentiment national. Nous ne lui avons point caché que notre intérêt ne lui était assuré que dans la mesure de ses efforts en faveur du maintien de l'ordre et de la paix; nos conseils n'ont eu d'autre objet que de l'affermir dans le sentiment d'un respect scrupuleux pour

les actes qui ont déterminé ses rapports avec la Turquie et placé l'indépendance hellénique sous la garantie du droit public européen.

Le gouvernement de l'Empereur a envisagé du même point de vue les questions qui se rattachent au choix du souverain de la Grèce.

Nous eussions désiré qu'il fut possible d'exécuter les arrangements de 1832 dans leur teneur complète, en maintenant la couronne dans la dynastie à laquelle elle a été alors conférée. L'Etat des esprits en Grèce ne nous permettait pas toutefois d'espérer un retour d'opinion en faveur du roi Othon, dont nous ne pouvions que déplorer le malheur, et nous n'avons pas tardé à acquiescer à la conviction que tout effort tenté pour reporter les suffrages des Grecs sur un prince de sa dynastie échouerait infailliblement. Cet avis était partagé par le cabinet anglais comme par le gouvernement russe. Tout en se montrant d'abord disposé à recommander la candidature d'un prince bavarois, aucune des trois cours n'avait pensé que l'on pût imposer au choix de la Grèce. Elle allait donc demander un souverain à une autre maison régnante.

Les puissances protectrices se trouvaient ainsi replacées dans la position où elles étaient avant d'avoir appelé le roi Othon au trône hellénique. Obéissant à une préoccupation dictée par un juste intérêt des intérêts généraux, elle s'étaient interdites dès 1827, par des stipulations expresses, toute recherche d'avantages particuliers, politiques et commerciaux, et faisant au choix du souverain de la Grèce l'application de ce principe, elles avaient signé, le 13 février 1830, un protocole qui excluait toute candidature d'un prince de leurs dynasties; elles n'avaient désigné d'abord le prince Léopold de Saxe-Cobourg, aujourd'hui roi des Belges, qu'en établissant qu'il avait cessé d'appartenir à la famille royale d'Angleterre.

En un sens, nous le reconnaissons, les circonstances ne sont plus absolument identiques. Alors les trois cours étaient chargées par une délégation formelle de la Grèce de disposer elles-mêmes de la couronne. Aujourd'hui les Grecs font directement usage de la souveraineté, et la France, l'Angleterre et la Russie ont pu prononcer des exclusions qui les obligent encore à réciprocité, sans être fondées, peut-être, à les imposer en ce moment à la Grèce.

Mais sans prétendre que la clause restrictive du protocole du 13 février 1830 soit rigoureusement applicable en ces termes à l'état présent des choses, je ne crois pas me tromper en disant que cette stipulation subsiste tout entière dans son esprit, et que sous ce rapport elle est permanente comme les intérêts qui l'ont dictée. Elle a eu pour objet d'empêcher que la Grèce ne se trouvât un jour livrée à l'influence exclusive de l'une des trois cours, parce que celle qui deviendrait

prépondérante sur ce point ne le serait pas à l'être dans tout l'Orient, dont le sort serait dès ce moment entre ses mains.

C'est en nous inspirant de ces considérations que nous avons dû apprécier l'élection du nouveau souverain et les diverses candidatures dont il a été question.

Il nous a été aisé de nous convaincre que les Grecs obéissent avant tout à la pensée de demander un roi à une puissance assez forte pour leur apporter un appui et secondar leurs aspirations.

Si la participation de l'Empereur attachait pour sa part le plus grand prix à rester déchargé de toute vue intéressée, s'il eût été moins libre de préoccupations personnelles, s'il eût moins tenu compte des intérêts généraux et des traités qui les protègent, il pouvait offrir aux suffrages de la Grèce un nom qui n'eût pas été sans prestige. Il a préféré donner un nouveau gage de sa sollicitude pour le repos de l'Europe, et conformément scrupuleusement sa conduite à ses engagements, il s'est refusé à toute idée d'une candidature française.

Nous n'avons eu d'abord à nous exprimer qu'en termes généraux sur celle du prince Albert et du duc de Leuchtenberg. Nous ne pouvions entrer dans un examen plus approfondi tant que nous avions des raisons de penser que le gouvernement de S. M. britannique n'était pas disposé à accorder le prince Alfred aux vœux des Grecs. Tout ce que nous avons pu dire dès l'origine, c'est que la pensée d'une royauté anglaise à Athènes, se rattachant dans les combinaisons des Grecs à l'abandon, présomé des îles Ioniennes par l'Angleterre, réveillerait chez eux des aspirations qui pouvaient faire naître les complications les plus graves et que surexciteraient inévitablement encore la confiance qu'ils placeraient dans l'appui de l'Angleterre.

Par son origine, le duc de Leuchtenberg avait des titres à la sympathie particulière du gouvernement de l'Empereur. Il y aurait peut-être eu lieu d'examiner si, n'étant pas admis réellement au rang des princes de la famille impériale de Russie, ni apte à succéder à la couronne, il était tenu par l'exclusion stipulée dans le protocole de 1830, et s'il ne se trouvait pas dans une position analogue, sous plus d'un rapport, à celle où était à l'égard de la maison d'Angleterre, le prince Léopold de Saxe-Cobourg à l'époque où il fut choisi par les trois puissances comme souverain de la Grèce. Nous avons préféré reconnaître sans hésiter que son avènement pourrait aussi causer quelque agitation en Orient en constatant toutefois que ces inconvénients seraient peut-être moindres avec un prince qui, appartenant à l'Eglise d'Orient et dominant satisfaction au sentiment religieux des Grecs, serait moins obligé de flatter l'am

bition nationale et d'offrir à la Grèce des espérances immédiates d'agrandissement.

En définitive, le gouvernement de l'Empereur, en s'exprimant ainsi, émettait simplement son opinion, sans s'écarter en rien de sa ligne de conduite; il n'avait point de candidat, il était prêt à se concerter avec l'Angleterre et la Russie pour venir en aide à la Grèce en éclairant et en dirigeant au besoin officiellement son choix, au milieu des difficultés qu'elle rencontrerait à concilier ses vœux avec les intérêts de l'Europe et les dispositions des traités.

Le gouvernement de Sa Majesté britannique nous proposait une démarche collective ayant pour but de déclarer à Athènes que les trois cours protectrices envisageaient comme étant toujours en vigueur les engagements résultant du protocole de Londres et qu'elles ne reconnaîtraient pas l'élection d'un prince appartenant à l'une des familles de France, d'Angleterre et de Russie.

La pensée de proposer, pour chacune d'elles, la force obligatoire des exclusions formulées en 1830 n'avait rien de conforme à nos propres intentions, et nous l'avions énoncée spontanément, à Athènes, au lendemain de la révolution. Aussi avons-nous répondu au cabinet de Londres que nous étions tout disposés à faire savoir au gouvernement provisoire que les Grecs que nous nous considérons comme liés par les obligations antérieures.

Les principes de notre droit public ne nous autorisaient pas, il est vrai, à établir dans un document officiel que nous refusions indéfiniment de reconnaître un souverain qui aurait été élu par le suffrage libre et spontané de la Grèce, en désaccord avec les engagements que les puissances ont entre elles. Mais sous cette réserve, nous n'avons aucune répugnance à nous associer aux vues du gouvernement anglais et à nous entendre avec lui, ainsi qu'avec le cabinet russe, pour écarter toute candidature qui ne serait pas dans les conditions prévues par les actes de la conférence de Londres.

La même proposition ayant été portée à St-Petersbourg, la Russie, après avoir décliné une démarche collective, s'était offerte également à démentir, si le gouvernement anglais faisait de son côté la même notification, qu'elle admettrait comme étant toujours valables les stipulations de 1830; mais cette réponse n'avait pas satisfait aux préoccupations du cabinet de Londres. Il semblait voir dans l'hésitation de la Russie à s'expliquer sur la question de savoir si le duc de Leuchtenberg était compris pour elle dans les exclusions, une circonstance qui pouvait le délier lui-même de ses engagements et lui rendre l'indépendance de ses résolutions.

La candidature du prince Alfred, que ne repoussaient pas aussi formellement les organes se-

## FEUILLETON.

### BOHEMIENS

ET

### Grands Seigneurs.

(N<sup>o</sup> 15)

—Ah! voilà bien les femmes! s'écria-t-il; nous ne connaissons que la vengeance, nous autres! elles, non contentes de pardonner, songent à se dévouer encore pour l'ingrat! Carina, tu es un ange.

Ces mots furent prononcés presque solennellement, et Carina éprouva de l'orgueil. L'abbé n'eut plus envie de tirer des larmes plus abondantes qu'il lui vint répandre. Il s'intéressait déjà au sort de Peppo, tout en détestant son action.

—Je suis désolée, dit Carina, mais pourtant depuis une heure j'espère.

—Et que peux-tu espérer?

—Carina se regarda; Fredgi allait répondre; Carina lui lança un tissu et dit l'abbé:

—J'espère que le donjon de Vincennes s'ouvrira pour lui.

—Et tu ne te trompes point, pauvre fille! dit l'abbé. Oui, le donjon de Vincennes le rendra, mais ce ne sera ni à toi, ni à sa Gianina, ce sera à la Bastille, qui s'ouvrira à son tour devant lui pour le vomir à la Grève et à Montfaucon.

—Qu'en savez-vous? dit Carina.

—Je le sais; on doit le transporter cette nuit.

—Lors il est perdu, et je m'étais trompée!

Mais peut-être, ajouta-t-elle, peut-être le sait-il, et c'est pour cela... Tiens, Fredgi, ma bonte Fredgi, va-t-en préparer le maléfice.

Elle remit à Fredgi le papier qui contenait la barbe de l'abbé; celui-ci ne put s'empêcher de sourire, et presque en même temps il frémit en songeant qu'il allait bientôt connaître son sort. Mais on ne pensait guère à lui en cet instant. Et il est probable que, s'il se fut douté de ce dont il s'agissait, il eût de grand cœur pardonné à Carina sa supercherie. Sans doute, même, eût-il excusé qui l'avait tant choqué. Fredgi s'en fut, et l'abbé resta seul avec Carina.

—Monsieur l'abbé, dit-elle, venez avec moi, j'ai à vous entretenir; venez avec moi.

En cheminant, Carina lui parla de la sorte.

—Je vous ai recontra au Pré-aux-Cleres; vous m'avez dit que vous m'aimiez, je n'en ai rien cru; vous m'avez demandé de vous dire la bonne aventure, je vous ai donné un rendez-vous. Je vous plais, mais j'aime Peppo. Peppo est en danger; sauvez-le et je suis à vous.

L'abbé tombait des nues; il ne répondit pas.

—Voulez-vous sauver Peppo? dit Carina.

L'abbé toucha terre.

—Le sauver? croyez-vous que cela soit facile? Ces petites filles ne doutent rien: Prenez la lune avec les dents, et je suis à vous! Sauver Peppo! mais je dérocherai plutôt les astres.

—Donnez-moi un moyen; je ne vous demande que cela.

—Demandez-moi un poème épique!

—Alors, adieu.

—Un moment!

—Non, non, adieu.

—Laissez-moi chercher!

—Je vous accorde cinq minutes.

Les cinq minutes s'écoulèrent, l'abbé n'avait rien imaginé.

—Je vous quitte, adieu, dit Carina, et cette fois c'est pour la dernière.

—Attendez, mon oncle est gouverneur de la Bastille.

—Ah! je vous disais bien qu'avec un peu de bonne volonté... Après!

—Après! mais dans après! je ne sais pas...

—Alors je m'en vais.

—Oh! la folle! encore cinq minutes au moins!

—Je vous en laisse dix.

—Merci, dit l'abbé.

—Ces dix minutes s'écoulèrent comme les autres.

—Que de temps perdu! s'écria Carina. Monsieur l'abbé, je vous croyais plus malin que ça.

L'abbé, exaspéré, allait répondre avec impertinence, lorsqu'enfin une idée tardive passa dans son esprit comme un éclair.

—J'ai trouvé! dit-il.

Carina bondit de joie, et s'appuyant sur l'épaule de l'abbé, elle joignit les mains et demeura là comme suspendue à ses lèvres. L'impressionnable jeune homme réprima la tentation de baisser au moins la joue de la bohémienne, à qui l'émotion donnait mille charmes de plus.

—J'ai trouvé, répéta-t-il, mais c'est bien chanceux, bien fou, bien extravagant.

—Dites toujours!

—Il faudra que le hasard et le bon Dieu fassent le reste.

—Le hasard n'existe pas, l'abbé, dit Carina.

—Merci de la leçon, répartit l'abbé en souriant; oui, Dieu seul fera le reste, car Dieu est grand, comme disent les Orientaux, et ce proverbe vaut tous les sermons. Ecoute, Carina, as-tu parmi les bohémiens, tes compagnons, un solide gaillard, prêt à tout affronter pour de l'or?

—Tout c'est beaucoup dire, mais Diégo n'a l'air pour Peppo, et cette considération, jointe à l'appât dont vous parlez...

—Cela me suffit; allons, fillette, présente-moi ce Diégo-là.

Carina, lente et pimpante, l'espoir au cœur et le sourire sur le front, courut devant l'abbé, qui se vit forcé de courir derrière elle. Au train dont ils allaient, ils firent beaucoup de chemin en peu de temps, et arrivèrent au camp des parias. Carina appela Diégo, qui mangeait après Fredgi, sa bien-aimée, qu'il cherchait sans cesse, et qui, elle, le fuyait toujours.

—Diégo, dit Carina au bohémien, souriant déjà dans sa barbe d'un air malin à l'aspect de l'abbé, son bonnet à la main.

—Mon ami, dit l'abbé, il faut sauver ton camarade. Il est en votre à la Bastille. J'ai appris, par hasard, ce matin qu'il manquait un geôlier. Vingt demandes sont déjà déposées; il faut que la vingt-et-unième soit faite par toi, je l'appuierai; j'irai même trouver le gouverneur en personne, et tu seras agréé, je te l'assure. Une fois introduit dans la place, libre à toi d'en agir comme tu voudras faire, ce sera à toi d'imaginer ce que tu pourras faire pour délivrer ton ami.

Carina jeta un cri de joie, et embrassa l'abbé à

mi-officiels du ministère anglais, permit de ce moment un caractère nouveau, interprétant le silence prolongé du gouvernement britannique, les Grecs paraissent croire à un assentiment implicite, et Popinion en Europe ne se demandait déjà plus si le prince Alfred serait, mais si l'Angleterre accepterait pour lui la couronne hellénique. Un sentiment de prévoyance obligeait le gouvernement de l'Empereur à se placer en présence de cette éventualité et d'en examiner les conséquences possibles. La cordialité de nos rapports nous permettait de nous en expliquer avec toute franchise avec le gouvernement de Sa Majesté britannique. Nous ne lui avons donc pas caché nos appréhensions.

« L'établissement d'une royauté anglaise à Athènes, avons-nous dit, apporterait des modifications profondes dans la position des puissances en Orient. Contraire à l'esprit des actes qui, en fondant le royaume de Grèce, ont voulu le soustraire à toute action prépondérante de l'une des trois cours, un fait aussi considérable menaçait le sage équilibre que d'autres traités plus récents ont eu pour objet de fortifier encore.

« Dût-il n'en résulter aucun changement, immédiat de la politique anglaise à l'égard de l'Empire ottoman, le cabinet de Londres aurait désormais entre les mains les moyens de faire sentir à son gré son influence sur tous les points de la Turquie; et comme en unissant le sort d'un prince de la famille d'Angleterre aux destinées de la Grèce, sa pensée ne pourrait être de compromettre le sentiment national des Hellènes, il n'est rien de plus naturel que de se servir de la force des choses à secourir des tendances en désaccord avec la conservation de l'Empire ottoman.

« La question d'Orient pourrait donc se trouver dans des conditions tout nouvelles. Les intérêts des autres puissances amenaient à son sein, au lieu de la présence d'un seul grand État, plusieurs États qui se disputeraient la prépondérance. Le gouvernement de l'Empereur, en ce qui le concerne, ne pourrait moins faire que de prendre acte d'un semblable événement en se réservant d'expliquer, s'il y avait lieu, un rétablissement de l'équilibre altéré.

Tel est substance le langage que nous avons tenu dans la prévision qu'au moment des manifestations de Popinion publique en Grèce et la réserve que le cabinet anglais gardait sur ses intentions, depuis les dernières communications du gouvernement russe. Le cabinet de Londres nous a répondu en renvoyant l'assurance de son désir de rester dans les prescriptions des traités et ajoutant qu'il réserverait d'accepter la candidature du prince Alfred si la cour de Russie prenait de son côté, le même engagement à l'égard du duc de Leuchtenberg.

Désirant continuer autant qu'il dépendait de nous, à prévenir les embarras et les dangers que nous avions signalés, nous n'avons pas hésité à conseiller au gouvernement russe de donner l'explication qui lui était demandée. Il n'avait aucune objection à se déclarer lié par le protocole du 12 février; en se prononçant en termes plus formels sur la proposition du duc de Leuchtenberg, il pouvait lever les difficultés qui subsistent encore, et l'ambassadeur de l'Empereur à Saint-Petersbourg a été chargé de s'expliquer très nettement dans le sens d'une exclusion explicite.

Bien que des informations venues de Grèce paraissent un moment moins favorables à la candidature du prince de Leuchtenberg, le ministre de l'Empereur à Athènes a été invité, par ordre exprès de Sa Majesté, à s'abstenir d'y donner aucun encouragement. La cour de Russie, qui déjà veut de prescrire à son représentant en Grèce de faire la déclaration suggérée par le gouvernement anglais au sujet des engagements de 1830, a bien voulu, en nous informant de cette démarche, ajouter que, sans discuter l'état civil du duc de Leuchtenberg, elle renouvait pour lui à toute candidature.

Pétouffer. Tandis que celui-ci rajustait sa colerette, elle sauta au cou de Diégo.

La physionomie de ce dernier, bien loin de s'apanourir, s'était considérablement rembrunie; il ne répondit ni aux paroles de l'abbé ni à l'étreinte de Carina.

—Tu hésites à dit la bohémienne; Diégo, est-ce que vraiment tu hésiterais?

—J'hésite à me faire prendre; j'avoue que cela me répugne considérablement.

—Lâche dit Carina.

L'abbé se leva et saisit Diégo par le bras.

—Écoute bien ce que je vais te dire, dit-il, je suis le neveu du gouverneur de la Bastille, et quoique je n'en profite nullement, j'ai mes entrées à la cour; tu vois que, sans être sorti de la cuisine de Jupiter, je ne suis pas un rustre? Eh bien! si tu fais ce que je te dis, je te donne cent livres.

—Oh! s'écria Diégo en ouvrant à la fois ses yeux et ses oreilles.

—Si tu savais Peppo continua l'abbé, je t'en donne trois cents.

—Oh! s'écria encore Diégo ravi.

—Et si tu refuses d'accepter, ajouta son interlocuteur, je te tues, mais vrai que tu n'es pas chrétien et que voici un évêque.

Diégo bondit en arrière devant la pointe que l'abbé venait de lui appuyer sur la poitrine.

—Je ferai tout ce qu'il vous plaira, dit la bohémienne.

Carina étouffa de nouveau l'abbé, et embrassa encore Diégo.

—Diégo, dit l'abbé après avoir remis son épe au fourreau, et en rajustant une seconde fois sa colerette, procure-toi un

Rien ne saurait s'opposer aujourd'hui à l'entrée de nos trois cours. Nous espérons donc que les cabinets ne tarderont pas à être en mesure de recommander un candidat aux suffrages de la Grèce et de mettre fin à une agitation qui après avoir été stérile, pourrait devenir dangereuse.

Agrééz, etc.

Signé DROUYS DE LIOUX.

### L'OBSERVATEUR FRANÇAIS.

Montevideo, 7 Février 1862.

### LE PARAGUAY

au point de vue de la civilisation.

(Voir le dernier numéro.)

Notre intention n'est pas de suivre pas à pas la marche du dictateur Francia dans la voie de vexations et de cruautés qu'il a suivie, nous nous réservons de publier plus tard une histoire détaillée de ce gouvernement qui est une copie microscopique de toutes les barbaries qui ont épouvanté le monde. Notre but est d'arriver le plus tôt possible à l'époque de Lopez, plus rapprochée de nous, qui n'est que le corollaire de la tyrannie qui l'a précédé.

Cependant, nous ne pouvons passer sous silence quelques traits de l'administration du dictateur Francia qui ont servi à préparer les esprits à ce joug ignominieux, qui pèse encore sur ce pays, par la terreur qui l'a défrayé et qui fait descendre un peuple jusqu'à la servilité.

A peine le dictateur Francia obtint la magistrature suprême, qu'il renoua à l'existence qu'il avait mené jusque-là l'abandonna complètement le jeu et les femmes, et se consacra tout entier à forger les chaînes qui devaient clouer cette belle partie de l'Amérique en un pays peuplé de crétiens, ou à peu près.

Il s'occupa surtout, comme nous l'avons déjà dit, à réformer l'armée qui, après cette réforme, porta le nom de légion de la République. Il forma une espèce de cordon de sécurité tout autour de la République, où il était devenu difficile d'entrer, c'est vrai, mais dont il était plus difficile encore de sortir. Il écrivit sur les portes du Paraguay, cette phrase que Dante place à l'entrée des enfers:

Lasiate ogni speranza, voi che entrate!

Il mit toutes les entrées imaginables à toute espèce de commerce à toute espèce d'industrie, à tous arts quelconque. Pour se délivrer des étrangers dont il craignait les lumières, il inventa les unes après les autres, les conspirations les plus improbables, mais qui lui servaient de prétexte à les emprisonner et à les faire périr par trousses.

Si nous devons décrire tous les actes de brutalité de Francia, toutes ses cruautés extravagantes, le lecteur ne nous croirait pas; nous ne pouvons même que le lecteur est familiarisé avec l'histoire des Empereurs Romains et des barons du Moyen-âge; le lecteur ne nous croirait pas si nous lui disions que le seul ouvrage scientifique qui existait alors (et lequel qui existe peut-être encore aujourd'hui) dans toute la République du Paraguay était le traité de médecine de Tissot, avec cet ouvrage et avec les ballées de calibres, Francia guérissait toutes les maladies physiques et morales qui pouvaient affliger son peuple—le seul livre de littérature, qui était gardé avec une extrême

as quasi celui d'un sauvage, et demain nous irions ensemble trouver mon oncle; chacun faisant, je te donnerai mes instructions.

—Dieu vous assiste! dit Diégo, et il se retira, intérieurement fort contrarié.

Carina resta avec l'abbé qui, voulant jouir un peu du bonheur de la bohémienne, la regardait sans lui parler.

—Suis je composable, se disait-il en lui-même ou fais-je une bonne action? Dieu le sait! mais je suis content de moi. De la fortune de mon oncle et ma liberté pour sauver un genre. Maudite sensibilité! voilà bien de tes tours! A ses yeux, les larmes d'écarter le sang.

Carina avait caché ses prunelles sous ses yeux paupières; elle tremblait, mais elle restait là la pauvre fille interprétait fausement l'aperté de l'abbé mettait à la comtemplation. L'abbé devina sa pensée.

—Carina, dit-il, tu reconnais bien mal ce que je viens de faire pour toi.

Carina se méprit d'instinct plus et frémit son amour pour Peppo lui donnant de la pudeur, presque de la vertu.

—Petite ingratitude! s'écria l'abbé, tu me prends donc pour un misérable?

Cette fois, Carina ne se trompa point, et s'élança avec l'agilité d'une panthère à la gorge de son bienfaiteur. Puis, elle se laissa tomber à terre et s'évanouit de joie.

L'abbé voulut encore remettre sa colerette en place, mais il ne la retrouva plus; elle était en lambeaux.

—Diégo, dit l'abbé après avoir remis son épe au fourreau, et en rajustant une seconde fois sa colerette, procure-toi un

me jaloux par le dictateur, était un exemplaire de l'innocent ouvrage du très innocent Rollin. Le lecteur nous croirait moins encore si nous lui disions que, quand Francia sortait, personne ne pouvait se trouver sur son passage—et si quelqu'un par malheur était dans la rue sans avoir le temps de gagner une porte quelconque, il devait s'agenouiller contre le mur et se enclouer la vue avec les mains jusqu'à ce que le tyran fut passé—le doute ne sera pas moindre si nous disons que quand Francia faisait la sieste, tout le peuple devait dormir, ou, tout au moins, être hermétiquement calfeutré chez soi; le lecteur pourrait nous accuser d'exagération si nous lui disions que, par vengeance, il a lancé des décrets déclarant *mulâtres* tous les membres de certaines familles blanches, uniquement pour venger un célibat (1) des jeunes filles qui peut-être ne l'avaient pas salué assez bas il pourrait ne pas nous croire si lui disions qu'il avait ramassé d'un seul coup, à l'Assommoir huit cents espagnols et les fit enfermer dans un grenier, dans le seul but d'avoir toujours une réserve de victimes à sacrifier quand régnait les vents de Nord qui influait d'une manière extraordinaire sur les nerfs du dictateur; alors il faisait sortir une douzaine de ceux qui avaient survécu aux misères de l'emprisonnement, on pu enlever la faim, et, sans autre crime que celui de leur nationalité, ils les faisait fusiller devant sa demeure, assistait lui-même à la boucherie, et s'égayait et frappait doucement ses mains l'une contre l'autre au bruit des balles. Non! le lecteur ne nous croirait pas si nous lui disions que Francia avait besoin de ces terribles hécatombes pour vivre heureux, comme les plantes ont besoin du soleil et de la rosée pour s'épanouir.

Et, pourtant, ces faits ne sont que trop malheureusement du domaine de l'histoire; de trop nombreux exemples en sont venu démontrer l'authenticité.

Voici comment les auteurs auxquels nous nous sommes déjà référés dans notre dernier article, résument le caractère de Francia:

« Il paraît que la température a toujours eu une grande influence sur son humeur; au moins, on a noté que quand régnaient les vents nord-est, les accès d'hypochondrie auxquels il était sujet, revenaient plus fréquemment. Au contraire, quand soufflait le vent sud-est, le dictateur se trouvait généralement plus dispos. Il chantait, riait tout seul, et paraissait assez volontiers aux gens qui s'approchaient de lui.

« Mais quelque fut l'état de la température, quand il croyait qu'on avait attenté à son autorité, ou manqué à sa personne, rien ne pouvait arrêter son humeur sanguinaire. Ne pas lui donner le titre d'*Excellence*, était, quoiqu'il tutoyait tout, un crime impardonnable à ses yeux.

« Vous devez me respecter autant et plus que vous le roi, disait-il un jour à quelques étrangers: " car je puis vous faire plus de bien ou plus de mal que lui. " Beaucoup de ses protégés tombèrent en disgrâce pour avoir osé chercher à se placer sur un pied trop familier avec lui; d'autres furent chargés de chaînes pour avoir mal interprété ses ordres.

« Jaloux à l'extrême de son autorité, le dictateur ne pouvait avoir aucun confident. Jamais il

(1) On sait qu'en Paraguay le mariage n'était permis qu'entre personnes de la même race, celle des autres races vivaient dans la plus ignominieuse servitude.

CHAPITRE XV.

Banquet—Déception—Elle est folle.

Dans un appartement voisin de la chambre de Marie de Mélieis, Gianina, toujours en costume de bohémienne, rêvait, le regard perdu dans les caissons dorés du plafond.

Une heure encore et elle allait être la femme du chevalier de Guise, du Gouverneur de Provence. Bientôt elle y croirait. Mais, depuis deux jours que le chevalier et elle s'étaient promis d'être ensemble, elle ignorait ce qui s'était passé. Elle pensait que son mariage était décidé et elle pensait que M. de Guise l'épouserait de bonne grâce; que la régente sachant le nom de sa famille, l'avait publié, elle pensait... qu'elle était bien heureuse! car mille n'avait pas encore sonné, et nous sommes arrivés à ce jour mystérieux du 17 septembre, qui doit rendre à Gianina son libre arbitre, et soulever pour nous un coin du voile qui enveloppe cette pauvre intrigante.

M. de Guise se fit annoncer; la bohémienne courut à lui.

—Enfin, s'écria-t-elle le cœur débordant de tendresse, enfin, c'est vous!

De Guise refusa de prendre sa main, et répondit d'un ton glacial:

—Oh! mademoiselle, je viens déposer à vos pieds mes hommages respectueux et vous dire...

—Mademoiselle! fit Gianina étonnée.

—Ah! pardon, reprit de Guise avec anéantissement.

—Madame!

ne prit conseil de qui que ce fut pour faire tout ce qui lui donnait envie; personne ne put se flatter d'avoir exercé la moindre influence sur lui; à saur même, le seul être pour lequel il ait manifesté une sorte d'affection durable, et qui prenait soin de sa petite maison de plaisance, a été chassé par lui, pour avoir employé un soldat sans sa permission.

Francia a complètement justifié par sa vie et par ses actes, l'exactitude de cette vieille vérité: De toutes les passions humaines, la plus indomptable est celle de commander.

Et Lopez qui lui succéda, ne devait qu'y ajouter un nouveau corollaire.

(La suite au prochain numéro.)

### CHRONIQUE LOCALE.

El Clamor.—Tel est le titre d'un nouveau journal, dont on annonce la prochaine apparition.

Nous saluons son aurore, avec empressement, et nous faisons des vœux pour que sa rédaction vienne enfin remplir une lacune qui se fait généralement sentir dans la presse nationale.—Les rédacteurs qu'on annonce, ont droit à toutes les sympathies, et nous ne doutons pas de l'accueil qui leur est réservé.

Assassinat.—Dans la soirée de Jeudi, vers 9 heures, une négresse entra dans un des magasins d'épicerie, situé dans la rue d'Uzuzaingo, pour y faire quelques emplettes; pendant que le propriétaire la servait, elle le frappa d'un si terrible coup de couteau, qu'il expira quelques instants après.

L'assassin a échappé jusqu'à ce jour à toutes les recherches.

Quoique Antonio Sanchez, c'est le nom de la victime, ait déclaré, avant d'expirer, qu'il avait été frappé par une négresse qu'il ne connaissait pas, la nature de la lésure fait craindre que l'assassin ne soit autre qu'un nègre habillé en femme, habitué à commettre des crimes de cette nature.

L'Association de l'infortuné Sanchez, ainsi que deux de ses employés ont été mis en état d'arrestation jusqu'à l'éclaircissement du fait.

Courses de taureaux.—Aujourd'hui, à 3 heures et demie, aura lieu la course annoncée au bénéfice de l'Asile des orphelins.

Un double attrait doit donc y coïncider le public, qui a ainsi l'occasion de juger de la délicatesse des taureaux en faisant une bonne action.

Cirque Océanique.—Depuis plusieurs jours les affiches les plus mirabolantes couvrent les murs de la capitale, nous annonçant la première représentation de cette compagnie équestre qui a produit tant d'effet partout où elle s'est présentée.

La seconde représentation a lieu ce soir; et, mardi prochain, une représentation sera donnée au bénéfice de la pénitencière. Nous félicitons les directeurs de leur philanthropique inspiration qui ne peut que leur attirer les sympathies du public en général.

La charité, ainsi pratiquée, est la meilleure des réclames.

Les serrens et les débits de boissons.—Une ordonnance de police prescrit que la fer-

Et Gianina cherchait à comprendre.

—N'est-ce pas ainsi que l'on va vous nommer tout à l'heure? dit le chevalier.

La réserve du chevalier n'avait pas encore en la puissance de déchirer le voile. Gianina reprit: —Oh! monsieur, je vous en supplie, que je ne sois pour vous aujourd'hui que ce que j'étais hier.

C'est donc à Gianina, et non à la fiancée du chevalier de Guise, que je dois parler?

—Sans doute.

De Guise parut satisfait et reprit avec la jeune fille ses allures habituelles.

—Elle bien! soit, dit-il, et je te sais gré de ta modestie; écoute-moi donc bien, et parle-moi certaines choses que je ne puis te dire avec trop de ménagement. J'espère que tu seras raisonnable.

—Parlez, monsieur.

—Tu es charmante, Gianina, personne ne chante mieux que toi, ne danse mieux que toi, ne sais mieux que toi faire raisonner des castagnettes ou un tambour de basque, mais...

—Et bien?

—De là à être une grande dame supportable, pardon, Gianina, il y a loin, très-loin; j'aurais fait de toi la plus jolie maîtresse qui fut au monde, mais...

—Et bien! dit encore Gianina d'une voix qui cette fois eut peine à sortir de son gosier.

—Ma femme... ajouta de Guise, c'est différent.

(La suite au prochain numéro.)

metra des débris de bois qui doit avoir lieu à 11 heures du soir; mais comme il est avec le sereno des accommodations, il arrive souvent qu'à minuit les établissements sont encore ouverts, au grand scandale du voisinage. Ce qui n'est pas rare non plus, c'est de voir le *café nocturne* se livrer aux délices de la bouffonnerie avec ceux dont il est chargé de réprimer les écarts.

Ce fait est surtout palpable dans la rue de Peres-Castellanos, entre la rue del Cerro et celle de las Piedras.

Nous appelons, avec instance, l'attention de la police sur ce point de la ville où habitent aussi des gens honorables.

### MÉLANGES.

L'art de voler.—On se ferait difficilement une idée de l'explosion d'enthousiasme qui accueillit la découverte des acrostiches, si l'on n'observait que de tout temps l'homme a été tourmenté d'un violent désir de s'élever dans les airs, à la manière des oiseaux, dont les ailes ont toujours excité sa jalousie, comme le prouve la fable de Dédale. Diodore de Sicile croyait fermement à cette fable; il affirme que Dédale, après avoir traversé les mers à vol d'oiseau, vint se fixer en Sicile où il se rendit célèbre par de merveilleux ouvrages. L'imitation des ailes d'oiseaux ne devait être, pour cet incomparable mécanicien, qu'un simple jeu d'enfant, car il créa bien d'autres chefs-d'œuvre, entre autres des statues qui s'enfuyaient avec vitesse, au rapport de Platon, à moins qu'elles ne fussent retenues par de forts liens. Le philosophe Archytas, de Tarente, qui vivait dans le V. siècle avant l'ère chrétienne, dédaigna de faire des ailes pour lui-même; mais il construisit une colombe de bois qui volait comme si elle eût été vivante. Il est presque inutile d'ajouter que cette histoire, comme celle de Dédale, a été inventée à plaisir, ou du moins très-amplifiée.

On peut en dire autant de la mouche et de l'aigle de fer, attribués au célèbre Régionantus; au rapport des chroniqueurs, l'aigle vola à la rencontre de l'empereur Charles-Quint à une assez grande distance de Furensberg, et entra dans la ville avec l'empereur. Une foule d'essais infructueux sur l'art de voler furent tentés pendant les deux dernières siècles; en 1780 un savant du plus grand mérite, Comblot, lut à l'Académie des sciences un mémoire dans lequel il démontré judicieusement qu'il est impossible à l'homme de voler comme les oiseaux; il faudrait des ailes de 20 à 40 mètres d'envergure pour soutenir l'air un homme de moyenne taille; pour la nature on a une force moyenne nécessaire pour mettre en mouvement un semblable appareil; les oiseaux possèdent en regard à leur poids, une force bien plus considérable.

M. de Luna, jésuite de Brescia, publia en 1670, un projet de vaisseau aérien soutenu par quatre globes de cuivre mince de 7 mètres de diamètre, et dans lesquels on aurait fait le vide projeté. Impossible, car les ballons aussi minces que le suppose l'auteur s'aplatiraient nécessairement sous la pression atmosphérique aussitôt qu'on y ferait le vide.

Le P. Galien, dominicain d'Avignon, fit paraître en 1755, l'Art de naviger dans les airs. Il admet qu'un immense vaisseau se trouve transporté dans les régions supérieures de l'atmosphère et rempli de l'air plus léger qu'on y trouve; et il fait voir que ce vaisseau, auquel il donne les dimensions d'une montagne, pourra flotter, comme un nuage, dans les couches d'air plus voisines de la terre, et de plus, porter une lourde cargaison, équivalente à 51 fois ce que pesait l'arche de Noé; avec tout ce qu'elle contenait d'animaux et de provisions. Ce chiffre 51 n'est pas donné au hasard, car le P. Galien évalue, par un calcul scientifique, ce que pouvait peser l'arche de Noé.

L'auteur ne donnait d'ailleurs son projet que comme un jeu d'esprit, auquel il met la dernière main, en faisant observer que les voyages aériens sont bien plus agréables que les voyages maritimes. Lorsqu'un navire aérien coule à fond, les voyageurs et la cargaison viennent tomber à terre, et rien n'est perdu.

Le Maréchal de France.—Le mot maréchal vient de *mark* et de *sohl*, deux autres mots d'origine celtique et allemande, qui signifiaient originairement et allemande, qui signifiaient proprement maître du cheval. Cette étymologie explique comment les robustes et humbles ouvriers tels que les charretiers et généralement les fonctions se bornent à ferrer les chevaux et le même nom que les chefs de nos armées.

Dans les temps les plus reculés de notre histoire, les chevaliers étaient les aides du com-

table, qui n'était lui-même que le chef des écuyers du roi, chargé du reste fort important. Vers l'an 1218, le comtable était devenu le chef suprême des forces militaires, en remplacement du grand Sénéchal, les maréchaux les commandèrent, et ils devinrent enfin les premiers dignitaires d'épée lorsque le comtable cessa d'exister sous Louis XIII. Leur première fonction militaire fut de conduire l'avant-garde, ce qui a fait dire à Guillaume le Breton:

Cujus erat primum getare in pratu pilum

Sous saint Louis, il y eut deux maréchaux de France; sous François I, trois; sous Henri II, quatre; sous François II, cinq; sous Charles IX, sept; sous Henri III, neuf. Sous les Bourbons, le nombre n'en fut pas limité; en 1703, il en avait vingt. L'office de maréchal ne fut qu'une commission amovible jusqu'à un règne de François I. Le premier maréchal de France créé à vie fut Gaspard de Coligny-Châtillon, nommé le 5 décembre 1516.

Le traitement des maréchaux de France fut fixé à 500 livres tournois par Philippe de Valois. Sous l'ancienne monarchie, on donna quelquefois le titre de *maréchal général des camps et armées du roi* à des maréchaux que l'on voulait particulièrement honorer. Trois seulement obtinrent cette rare distinction, savoir, le maréchal de Biran, second du nom, le maréchal de Lesdiguières, qui fut depuis comtable, et Turenne.

Anecdotes diverses.—Une duchesse ayant promis devant le parlement de Paris, alla voir un conseiller qu'on lui dit être le rapporteur dans son affaire et qu'elle ne connaissait point. Elle entra chez lui et trouva dans l'antichambre un beau chat qui vint se placer près d'elle et par ses mouvements sembla l'inviter à le caresser; quoiqu'elle eût une profonde aversion pour ces animaux, la duchesse, qui voulait avant tout gagner son procès et séduire son juge, passa deux ou trois fois sa main sur la tête qui, ainsi encouragée, lui sauta sur les genoux. Dans ce moment le conseiller parut et demanda à la duchesse que lui procurait l'honneur d'une telle visite: " Monsieur, répondit-elle en caressant le chat de plus belle, vous êtes rapporteur dans mon affaire, et je viens... —Madame, interrompit le juge, j'ai un frère qui, comme moi, est conseiller; la similitude du nom vous a trompée, c'est lui qui est votre rapporteur.—Eh, quoi! monsieur, s'écria vivement la duchesse en se levant; vous n'êtes pas mon juge et vous ne laissez flatter votre chat? "

M. de Laguy, qui fut de l'Académie des sciences, possédait au plus haut point l'amour des mathématiques. Etant tombé malade, sa maladie fit des progrès tellement rapides qu'il fut bientôt à l'extrémité; sa famille se réunissait alors autour de son lit, lui disant les choses les plus touchantes et lui demandant un dernier adieu, mais il ne donnait aucun signe de connaissance; sur ces entrefaites M. de Mampuy survint: " Ne vous désespérez pas, dit-il, je vais le faire parler. " Alors, se tournant vers le lit: " M. de Laguy, continue-t-il, quel est le carré de douze?—Cent quatre, répondit-il immédiatement le mourant d'une voix faible; ce furent là ses dernières paroles.

" Qu'avez-vous vu en Grèce? " disait-on à un voyageur philosophe qui en revenait. " J'ai vu, répondit-il, le temps qui démolit en silence. "

—Voltaire a dit:

La politesse est à l'esprit ce que la grâce est au visage; De la bonté du cœur elle est la douce image, Et c'est toujours la bonté qui en est le chef.

La politesse est l'expression ou l'imitation des vertus sociales. C'est l'expression, si elle est vraie et l'imitation si elle est fautive; et les vertus sociales sont celles qui nous rendent utiles ou agréables à ceux avec qui nous avons à vivre. Un homme qui les posséderait toutes aurait nécessairement la politesse au souverain degré.

—Un grand seigneur, d'un esprit très-méchante, se présenta pour remplir une place vacante à l'Académie française. On était embarrassé. A cette occasion Patru ouvrit les séances par cet apologue:

" Messieurs, un ancien Grec avait une lyre admirable; il y rompit une corde d'un anneau de métal, et en voulut mettre une d'argent, et la lyre, avec sa corde d'argent, perdit son harmonie. "

—Alors donc? cela se dit beaucoup et partout. Tant pis, morbleu! *Alors donc? laissez donc laissez, moi donc tranquille!* sont des façons de parler brutales qui, pour être populaires et généralement employées, n'en valent pas mieux. L'ant-Louis Courrier ne pouvait souffrir ce grossier langage: " Si je citais dit-il dans le compte rendu de nos procès, je citerais, si je citais une phrase comme

celle-ci, par exemple: *Qui profitera d'un bon coup? Les honnêtes gens? Laissez donc, ils sont trop bêtes; les honnêtes gens de quelque valet, et des moins éduqués. Elle est du marquis de Castellhaje, imprimée sous son nom dans le *Concurreur*.*

—Au bon temps où les physiologues étaient à la mode, on a oublié l'en faire une qui, bien faite, pourrait tenir lieu de bien des livres; la *physiologie de l'homme poli*.

—Un officier général répondit à quelqu'un qui lui disait que la place était *indéfinissable*: " Monsieur, prenez garde, ce mot n'est pas français. "

—Les *guites* d'Angleterre portent ce nom parce que les premières ont été frappées avec de l'or apporté d'Afrique par les commerçants anglais. La *livre sterling* n'est qu'une monnaie idéale, comme étaient les *pièces* en France; mais ce mot tire son origine d'une monnaie réelle qui existait en Ecosse avant la réunion des deux couronnes, et qui s'appelait ainsi, parce qu'elle était frappée dans le château de Sterling, à dix lieues d'Édimbourg.

### GAZETTE POUR RIRE.

MARIE-LEDE DE COMIQUE

PAR COMMERSON.

Il est de notre devoir de faire balai neuf. Nous ne devons donc pas hésiter quand il s'agit de renvoyer nos concitoyens sur les pertes douloureuses du quartier Bréda; quartier où la recherche de la paternité est particulièrement interdite.

Nous ne faisons qu'obéir à notre conscience (à l'instar des grands journaux), en publiant les articles nécrologiques qu'on va lire. L'année prochaine nous ferons mieux; nous y joindrons le portrait du défunt.

MONSIEUR BIEN-AU-LIT, charcutier rue des Arès, âgé de 37 ans, vient de mettre fin à ses jours.

Un libéral, Bien-au-Lit donnait déjà des marques d'un culte fanatique pour cet art dont il devait être plus tard une illustration. Ses parents, égarés par de perfides conseils, le mirent en apprentissage chez un pâtissier, où on l'employait à mêler du pain pour les boulettes des tourtes et gâteaux. Malgré les menaces et obstacles de tous genres, Bien-au-lit, que sa vocation entraînait, s'enfuit un matin et vint demander asile à un charcutier, qui le reçut dans ses larses.

Devenu homme et charcutier, Bien-au-Lit s'appliqua à mériter la confiance de ses pratiques en faisant entrer dans la confection de ses marchandises un choix de viandes nansabondes et d'une entière pureté.—La croissante mortelle qui se développa sur sa clientèle témoigna bien de la fortune rapide et du génie de cet homme. Ses rivaux jaloux attirèrent sur son établissement l'attention du service de salubrité. Évidemment chez lui ayant fait découvrir son innocent procédé, Bien-au-Lit, contre lequel procès-verbal avait été dressé, en concert un fond de chagrin qui ne fit que croître et s'aggraver.

Jedi dernier, il envoya sa femme à la fête en compagnie de son cousin, et resta seul; quand, le lendemain matin, madame Bien-au-Lit revint de voir le feu d'artifice, elle trouva son mari froid et insensible, étendu sur les carreaux de sa boutique. Les malheureux s'étaient empoisonnés avec sa marchandise.

(Le *Tribunaire*.)

ANNONCES.

Biblioteca de Autores ITALIANOS.

Fray Gerónimo Savonarola.

Novela histórica. La primera entrega aparecerá el miércoles 11 del presente. Los personajes que describen sucesos ocurridos a la Libertaria Nueva, calle 25 de Mayo num. 292 y en la Librería de D. Pablo Domenech calle de Yruzaingo al lado de la Matriz.

AVIS.

A MM. les propriétaires de charniers, quintas, estancias, etc.

Édifier, de toutes classes et de divers prix pour clôtures.

ANNONCES

LIBRERIA ESTRANJERA.

DE FRANCISCO RIVAL.

250--Calle del 25 de Mayo numero--250.

INTERESANTE CATALOGO DE OBRAS EN VARIOS IDIOMAS.

Obras en francés.	Obras en Rusien.	Obras en Rusien.	Obras en Rusien.
<i>jurisprudencia, Legislacion, Derecho, Administracion.</i>	Villaret—Cus rare d'aust (dépôté charbon dans les pommons). Rústica.	Damiron—Cours de philosophie, 3 t. in-8 <sup>o</sup>	toire], illustré par Gustave Doré, 1 t. in-4 <sup>o</sup>
Gaudry—Traité du domaine, 3 t. in-8 <sup>o</sup> .	Combe et Lebeau—Traité complet de Phrénologie, 2 t. in-8 <sup>o</sup> .	Cros—Théorie de l'homme intellectuel et moral, 2 t.—Rústica.	Mlle Ulliac—Eugénie ou le jeune en miniature 1 t. in-4 <sup>o</sup>
Cubain—Traité des droits des femmes, 1 t. in-8 <sup>o</sup> .	Essai critique et théorique de philosophie médicale, 1 t. in-8 <sup>o</sup> .	Delannay—Mécanique théorique et appliquée 1 t. in-12.	Idem Marie ou la simple institutrice, suivie de simples histoires, 1 t. in-8 <sup>o</sup>
Fétis—Des droits du mari sur les biens personnels de la femme. Rústica.	Prevost-Paradol—Nouveaux essais de politique et de littérature, 1 t. in-8 <sup>o</sup> .	Le Maout—Leçons de Botanique. Planches coloriées, 4 t. in-8 <sup>o</sup>	Idem beauté, 1 t. in-8 <sup>o</sup>
Berryer—Eloquence judiciaire, 1 t. in-4 <sup>o</sup> .	Carlier—De Pesclavage dans ses rapports avec l'Union Américaine, 1 t. in-8 <sup>o</sup>	Lecouteux—Traité des entreprises de Grande Culture ou principe généraux d'économie rurale [1861] 2 t. in-8 <sup>o</sup>	Lamartine—Jocelyn, 1 t. in-4 <sup>o</sup> illustré.
Henry—Histoire de l'éloquence, 2 t. in-8 <sup>o</sup> .	DeMitt—Thomas Jefferson, Etude historique sur la démocratie américaine, 2 t. in-8 <sup>o</sup> .	Artes y oficios.	V. Hugo—Les Misérables, 10 vol. in-8 <sup>o</sup> Rea.
Mirabeau—Œuvres complètes 8 t. in-12.	Watter—De l'influence des mœurs sur les lois et de l'influence des lois sur les mœurs, 1 t. in-8 <sup>o</sup> .	Astenaire—Daudenart—L'art de fabriquer la faïence, 1 t. in-12.	Haur—L'amour. Renversement des propositions de M. Michelet.
De St-Joseph—Concordances entre les codes civils étrangers et le code Napoléon 4 t. in-8 <sup>o</sup> .	Courcelle-Seneuil—Etudes sur la science sociale [1862], 1 t. in-8 <sup>o</sup> .	idem—L'art de fabriquer la porcelaine, 2 t. in-12.	Idem—La femme. Renversement des propositions de M. Michelet 1 t. in-12.
Laferrière—Droit public administratif, 2 t. in-8 <sup>o</sup> .	Legoyt—L'émigration européenne. Son importance, ses causes, ses effets, avec un appendice sur l'émigration Africaine, Hindoue et Chinoise, 1 t. in-8 <sup>o</sup> .	Chalton de Bragat—L'art du briquetier [1861] 1 t. in-8 <sup>o</sup>	Lanfrey—Histoire politique des Papes, 1 t. in-12.
Berriat Saint-Privé—Théorie du droit constitutionnel français. Esprit des constitutions de 1818 et de 1852, 1 t. in-8 <sup>o</sup> .	De Beaumont et de Tocqueville. Système pénitentiaire aux Etats-Unis et de son application, &c, 2 t. in-8 <sup>o</sup> .	Enciclopie Roret—Manuel complet du chaudronnier 1 t. in-12.	Ambineau—Les jésuites au bagne, 1 t. in-12.
Ortolan—Cours public d'histoire du droit politique et constitutionnel, 1 t. in-12.	Allier—Etudes sur le système pénitentiaire et les sociétés de patronage, 1 t. in-8 <sup>o</sup> .	Idem—Manuel complet d'arpentage, 1 tome in-12.	Alfred Maury—Le sommeil et les rêves [1863] 1 t. in-12.
Th. Jouffroy—Cours de droit naturel, 2 t. in-12.	Medicina Alopatica.	Idem—Manuel du chaudronnier du cirier 1 t. in-12.	Œuvres de Brantome [vie des dames illustres, 1 t. in-12.
De Haller—Mélanges de droit public et de haute politique, 2 t. in-8 <sup>o</sup> .	Dictionnaire de Médecine, ou répertoire général des sciences médicales considérées sous le rapport Théorique et pratique [par les meilleurs docteurs de la época] 30 t. in-8 <sup>o</sup> .	Idem—Manuel du maçon, plâtrier, etc. 1 t. in-12.	De Fontenay—Tempérament physique et moral de la femme, 1 t. in-8 <sup>o</sup>
Thiercelin—Du mariage civil et du mariage religieux, 1 t. in-8 <sup>o</sup> .	Lucquet—Anatomie et physiologie. Circulation dérivative dans les membres et dans la tête chez l'homme, l'Enfant y l'Atlas Jésus.	Idem—Manuel du fondeur en tout genre, 2 t. in-12.	Contes et nouvelles de La Fontaine, 1 t. in-12.
Pardessus—Cours de droit commercial, 1 t. in-8 <sup>o</sup>	Medicina Homeopatica.	Idem—Manuel du tanneur, corroyeur etc, 1 t. in-12.	Contes de Boccace, le décaméron 1 t. in-12.
Fouquier—Les causes célèbres de tous les peuples, 1 t. g. in-4 <sup>o</sup> .	Michel Granier—Conférences pour l'homéopathie, 1 t. 8 <sup>o</sup>	Le bon jardinier—Année 1861. 1 t. in-12.	Chants et chansons [Poésie et musique] de Pierre Dupont, ornés de gravures sur acier. 4 vol. in-12.
Marie Haas—Administration de la France, histoire et mécanisme des grands pouvoirs de l'Etat (ouvrage couronné), 4 t. in-8 <sup>o</sup>	Jahr—Principes et règles qui doivent guider dans la pratique de l'homéopathie e t, in-8 <sup>o</sup> .	Le cuisinier des cuisiniers—Contenant 2000 recettes 1 t. in-8 <sup>o</sup>	Chandleros de Luchos—Les bassons dangereux. 2 t. in-12.
Bérard—Les filles publiques de Paris et de la police qui les régit, précédé d'une notice sur la prostitution chez tous les peuples, 2 t. in-8 <sup>o</sup> .	Jahr—Un traitement homéopathique des maladies de la peau et des lésions extérieures en général, 1 t. in-8 <sup>o</sup> .	Demont—Vignole ou nouveau traité de sericulture, atlas.	Le Compère Mathieu, ou les bigarrures de l'esprit humain 2 t. in-12
<i>Politique, Economie politique, etc.</i>	Jahr—Nouveau manuel de médecine homéopathique, 1 t. in-12.	Guyot—Culture de la vigne et vinification, 1 t. in-8 <sup>o</sup>	Lamartine—Cours familier de littérature, 5 années, 62 entretois.
Blanqui—Histoire de l'économie politique en Europe, depuis les anciens jusqu'à nos jours, 2 t. in-8 <sup>o</sup> .	Chauvet—L'avenir de l'homéopathie 1 t. in-8 <sup>o</sup>	Demont—Vignole ou nouveau traité de charpente, atlas.	Œuvres de Voltaire, 95 t. in-8 <sup>o</sup>
Wolkoff—Lecture d'économie politique rationnelle, 1 t. in-12.	Piron—Maladie vénériennes et moyens de s'en préserver, brochure.	Simonin—Traité élémentaire de la coupe des pierres, ou art du trait, atlas.	Œuvres de Racine, 2 t. in-12.
De Molinari—Questions d'économie politique et de droit public, 2 t. in-8 <sup>o</sup>	Obiar—L'homéopathie mise à la portée de tout le monde, 1 t. in-12.	Berrot—Album de homéopathie, principes élémentaires et application à la construction des machines, atlas.	Œuvres de J. J. Rousseau 8 t. in-12.
Royer—Théorie de l'impôt ou de la dime sociale, 2 t. in-8 <sup>o</sup> .	Hahnemann—Exposition de la doctrine médicale homéopathique ou organe de l'art de guérir, 1 t. in-8 <sup>o</sup>	Historia y geografía, viajes, literatura, clasicos, variasmaterias	Cervantes—Don Quichotte, 2 t. in-12.
Proudhon—Théorie de l'impôt. Rústica.	Monestrol—De l'homéopathie en dehors des préjugés de ses adversaires et des exagérations de ses partisans.—Rústica	Arnault—Vie politique et militaire de Napoléon Ier., ouvrage orné de 134 planches lithographiées d'après les dessins originaux des premiers peintres de l'école française, 2 gds. atlas.	Programme des examens de la faculté des lettres Rústica.
Benjamin-Constant—Cours de politique constitutionnelle, 2 t. in-8 <sup>o</sup> .	Varios opusculos sobre la materia homéopatica.	Chartor—Le tour du monde, nouveau journal des voyages, illustré par les plus célèbres artistes, 2 t. in-4 <sup>o</sup>	<i>Fotografía.</i>
Meiseil—Cours de style diplomatique, 2 t. in-12.	Rom—L'homéopathie et de son efficacité curative 1 t. in-8 <sup>o</sup>	Begin—Voyages pittoresque en Espagne et en Portugal, illustré par les bons auteurs, 1 t. in-fol., mosaico.	Lerehour et Secretan—traité de photographie, 5 <sup>e</sup> édition, in-8 <sup>o</sup> Rústica.
De Cussy—Règlements consulaires des principaux Etats maritimes de l'Europe et de l'Amérique, 1 t. in-8 <sup>o</sup> .	Medicina hydroterapica.	Cuendias y Ferrol—L'Espagne pittoresque, artistique et monumental. [con un retrato de la Reina Isabel II] 1 t. in-fol.	Disléri—L'art de la photographie in-8 <sup>o</sup> Rústica.
Barth et Roger—Traité pratique d'auscultation, suivi d'un traité de percussion, 1 t. in-12.	Filosofia, Matematicas, Quimica, Botánica, hidrologia.	Enault—L'Inde pittoresque, 1 t. in-fol. Mosaico.	La photographie pour tous apprise sans maître. in-4 <sup>o</sup> Rústica.
Picart—Des inflexions de l'intérêt à l'état de vacuité, 1 t. in-8 <sup>o</sup> .	Pleury—Traité pratique et raisonné d'hydrothérapie, 1 t. in-8 <sup>o</sup>	Walter Scott—Œuvres complètes, 27 t. in-8 <sup>o</sup> Rústica.	<i>Norica.</i>
Bazin et Guéraud—Leçons théoriques et chimiques sur les affections cutanées, arthritiques, etc., 1 t. in-8 <sup>o</sup> .	Payen—Précis de chimie industrielle 2 t. y atlas, in-8 <sup>o</sup> .	Ribelle—Le monde et ses merveilles, 1 t. in-4 <sup>o</sup> mosaico.	Erickmann-Chatrion—Le fon Yégoz, 1 t. in-12 Rústica.
Jozan—D'une cause fréquente et peu connue d'épuisement prématuré. Traité pratique des pertes séminales à l'égard des gens du monde, etc. 1 t. in-12.	Francœur—Cours complet de Mathématiques pures, 2 t. in-8 <sup>o</sup> .	Swift—Voyages de Gulliver, 1 t. in-4 <sup>o</sup> mosaico.	Méry—Théâtre de salon, 1 t. in-12.
Sauze—Etudes médico-psychologiques sur la folie, 1 t. in-8 <sup>o</sup> .	Idem—Géodesie ou traité de la figure de la terre et de ses parties 1 t. in-8 <sup>o</sup>	Richomme—La Gerbe d'or. Reepsake ch moiselles 1 t. in-8 <sup>o</sup> mosaico.	Georges Sand—Constance Verrier, 1 t. in-12.
Bazin—Leçons théoriques et cliniques sur les affections génériques de la peau, 1 t. in-8 <sup>o</sup> .	Gorin—Traité de Géodesie pratique 1 tome in-8 <sup>o</sup>	Bassanville—Da jeune fille chez tous les peuples, 1 t. in-8 <sup>o</sup> mosaico.	Idem—Le compagnon du tour de France, 2 t. in-12. Rústica.
Bouchut—Hygiène de la première enfance, contenant les lois organiques du mariage, etc., 1 t. in-12.	Demanet—Cours de construction, 2 t. in-8 <sup>o</sup> y gran atlas.	Ulbaeh—L'île des rêves, aventures d'un anglais qui s'ennuie, 1 t. in-8 <sup>o</sup> mosaico.	Ulbaeh—M <sup>e</sup> et Mme Ferne!, 1 t. in-12, Rústica
Dehay—Hygiène y physiologie du mariage 2 <sup>o</sup> edición, 1 t. in-12		Louvet de Conyay—Les aventures du chevalier de Faublas, 2 vol. in-4 <sup>o</sup> illustrés.	Dequet—Clarisse, 1 t. in-12.
Colombel—Recherches sur l'arthrite sèche. Rústica.		Abbé Prevost—Histoire de Manon Lescaut 1 t. in-8 <sup>o</sup>	—gnon Victoire Normand, 1 t. id.
Constant—Relation sur une épidémie d'Hystéro-Démopathie en 1861. Rústica.		De Labedollière—Le nouveau Paris. Histoire de ses 20 arrondissements, illustré par Doré, 1 t. in-4 <sup>o</sup>	Blaze de Bury—Le chevalier de chasot 1 t. id.

ARGENTERIE CHRISTOFLE

ET COUTELERIE.

CHEZ H GAQUEREL.

Calle del Rincon numero 143.

Couverts, couteaux de table et de cuisine et tout les autres articles de coutellerie de Paris, de Langre, de Nogent, et de Chatellerauce. On trouve dans la même maison un grand assortiment de bandage herniaire, suspensoirs, seingues, irrigateurs à ressort, instruments de chirurgie et fournitures pour dentiste etc. etc.

DÉBIT TABAC.

CIGARRERIA FRANCESA DEL BANCO Rue de Urzaingo 80 et 82.

Dans cet Etablissement de spécialité pour les fumeurs on trouvera toujours le meilleur assortiment de Cigarres de la Havane de toutes les marques et de tous les prix. Cigarres de Manille, façon Havane, Cigarres de Bahia d'une qualité supérieure à tout ce qui se fait dans le Pays.

Porte-cigarres et porte-cigarrettes de

luxe, en écaille, en ivoire, en nacre, de même que des porte-monnaies, porte-feuilles de tout genre, porte-cigarres, porte-cigarrettes en cuir; en paille du Chili, et autres parapluies, cannes, parfumerie, gants jouvin.

Le vrai Tabac à fumer, dit Caporal; Tabac français à priser.

Pipes vrai Ecume de mer, de Vienne, Ecume de Paris, pipes turques, en un mot tout ce qui concerne les fumeurs.

Chemises de Crimée, Paletots de gomme, anglais, petits sacs de cuir pour Dames, avec chaîne, etc.